

Petites Chroniques de
La Sylve



Bulletin Annuel 2003

Numéro 11

Elisabeth Linder

Petites Chroniques de La Sylve

Bulletin Annuel
2003

Numéro 11

Association Loi 1901

Siège Social
Mairie
60580 Coye la Forêt

Aude OUMOW
Présidente fondatrice

Georgina COCHU
Présidente

Pierre DUBOIS
Vice-Président

Pierre BARDEAU
Trésorier

Ginette SAGNIEZ
Secrétaire

Editeur
LA SYLVE

Conception graphique et réalisation
Véronique DELAUNEY

Couverture dessin
Etienne NIEDERLANDER

Sommaire

La Sylve: 10ème anniversaire	Page 4
Les sorties pédestres en 10 années de la Sylve	Page 5
“Les crapauds reçoivent France-Inter” <i>par Jean-Marie DELZENNE</i>	Page 6
“A l'écoute de nos oiseaux” <i>Pierre RUCKSTUHL</i>	Page 7
“Les églises fortifiées de la Thiérache” <i>par Henriette MEYER</i>	Page 8
“Frisson de feuille” <i>par Philéas LEBESGUE</i>	Page 13
“Promenade en pays de Bray” <i>par Claire GILLET</i>	Page 14
“Sortie à L'Isle-Adam” <i>par Carol VEDRINES André BEAURAIN</i>	Page 18
Le chemin de Saint Jacques de Compostelle <i>Par Michèle et Jean-Louis BOURG</i>	Page 20
“Brève présentation historique de l'église de Coye” <i>par Raymond JACQUET</i>	Page 23
Entretien des pelouses	Page 27
“Les confitures” <i>Extrait du Livre “Découvrez les Fruits Sauvages”</i>	Page 28
Composition du Conseil d'Administration	Page 29

***Quand le dernier arbre sera abattu
La dernière rivière empoisonnée
Le dernier poisson capturé
Tu t'apercevras que l'argent ne se mange pas.***

- Proverbe indien -

La Sylve – 10^e anniversaire

Créée en 1992, La Sylve se porte bien, comme vous pouvez le constater sur la page suivante qui fait un bilan des sorties organisées pendant les 10 ans. Pourquoi un tel succès de ces sorties pédestres qui attirent beaucoup de participants extérieurs à la commune ?

Probablement pour leur caractère convivial et décontracté : on n'hésite pas à s'arrêter pour découvrir un arbre, une fleur, un vieux monument, un château, un souvenir du passé. Chacun apporte ses connaissances au profit de tous. On ne s'ennuie jamais au cours de ces sorties et même, on marche !....

Mais La Sylve ne se limite pas à cette activité :

- une ou deux conférences annuelles
- la publication des fascicules sur le patrimoine Coyen
- la réalisation d'un sentier botanique et son entretien
- la protection des batraciens
- la participation aux travaux de préparation du PNR et à la réalisation de l'Ecomusée de la Forêt à Coye
- la participation avec d'autres associations de protection de l'environnement à des actions communes dans le cadre du ROSO (Regroupement des organismes de sauvegarde de l'Oise).

En adhérant à La Sylve, vous contribuerez au maintien de toutes ces activités mais aussi à la protection de notre environnement qui nécessite toujours autant de vigilance.

(Adhésions : Pierre BARDEAU ☎ 0344586415)

Les sorties pédestres en 10 années de la Sylve

300 sorties hebdomadaires du lundi

50 sorties mensuelles du samedi

avec une présence de 15 à 40 participants, un tiers venant des communes limitrophes

17 sorties culturelles et pédestres de la journée

Juin 1994	Vallée de l'Automne
Juin 1995	Forêt domaniale d'Halatte Saint-Jean-aux-Bois et la forêt de Compiègne
Mai 1996	Roberval et la forêt d'Halatte
Juin 1996	Villers-Cotterets et la forêt de Retz
Septembre 1996	Auvers-sur-Oise et les bords de l'Oise
Mai 1997	Gerberoy et le château de Troissereux
Juin 1997	Musée du graffiti à Verneuil-en-Halatte
Juin 1998	Saint-Germer-de-Fly et le Vexin
Mai 1999	La coulée Verte dans le Beauvaisis
Juin 1999	Saint-Etienne-Roilaye et la forêt de Retz
Septembre 1999	Trie-Château en Vexin
Mai 2000	Le site de Samara et Amiens
Mai 2001	La-Ferté-Milon et le canal de l'Ourcq
Juin 2001	Musée de la batellerie de Longueuil-Annel
Juin 2002	La Thiérache et ses églises fortifiées
Juin 2002	Promenade en pays de Bray (visite de la maison natale de Philéas Lebesgue à Savignies et du musée de la poterie à Lachapelle-aux-Pots)
Septembre 2002	L'Abbaye cistercienne du Val et la forêt de l'Isle-Adam

Les Crapauds reçoivent France Inter

Le mardi 12 mars 2002, l'APSOM (Association pour la Sauvegarde d'Orry la Ville et Montgrésin), la Direction des Sites et Environnement, La Sylve et France-Inter se retrouvent, à 9 heures, à la table ronde.

Nous nous rendons sur la route des étangs où se dresse le barrage (bâches en plastique) dressé par la Sylve. La journaliste, Nathalie Fontrel, espère bien voir des crapauds ; malheureusement, l'opération "ramassage" est terminée pour aujourd'hui et les 36 batraciens récupérés dans les seaux ce matin sont repartis avec notre aide vers leur lieu de ponte.

Après l'interview des responsables présents, nous nous mettons en quête de trouver au moins un crapaud et après de vaines recherches, le miracle s'accomplit. Une petite grenouille semble nous attendre. Je l'attrape et appuie doucement sur son ventre pour la faire chanter. La journaliste tend le micro. Ca y est, la star est enregistrée.

Le reportage est passé sur France-Inter, le samedi 23 mars dans l'émission "Chassez le naturel".



Jean-Marie DELZENNE

A l'écoute de nos oiseaux

Nous sommes 18, le 20 avril, à nous trouver au Centre Culturel, tous ponctuels malgré l'heure matinale. L'air est frais, on devine le soleil tout prêt à percer le léger rideau de brouillard, la matinée sera belle ! Nos amis emplumés seront-ils, eux aussi, au rendez-vous ?

D'un pas allègre, l'œil en éveil, l'oreille attentive, nous traversons le village encore endormi. Près du joli pont sur la Thève, un premier arrêt : du haut de son arbre, un pinson lance son chant vigoureux. Nous notons bien la roulade qui signe son refrain. Il le répétera dix fois, vingt fois, cent fois, continuons.

L'allée des peupliers est déserte et muette, mais du fond des bois nous parvient l'éclat de rire en cascade du pivert. Tss tss tss, nous sommes quelques-uns à avoir entendu un troglodyte mignon qui hante les broussailles à l'endroit où nous entamons la montée ensablée (la Cavée) qui va nous mener à la route des tombes. Il suffit d'une courte grimpe pour se trouver en plein soleil.



Passé le viaduc, un arrêt s'impose : c'est le moment de faire silence et d'écouter le chant mélodieux d'une fauvette à tête noire, un timide gazouillis qui débouche sur une strophe éclatante au timbre pur et flûte. Un peu plus loin, un buisson nous envoie le chant de la fauvette des jardins, sa cousine. Cette fois, pas de sons flûtes, mais un bavardage coloré, en longs couplets soutenus, à perdre haleine, écrasé de temps en temps par le fracas d'un train qui passe au-dessus de nos têtes.

Du lointain nous arrivent, amortis par la distance mais aisés à reconnaître, les accents d'un rossignol. Il doit s'agir d'un premier éclaireur ; le gros de la troupe, manifestement, n'est pas encore arrivé.

Des chants de fauvettes, mêlés des sifflets nerveux d'une sitelle, nous accompagnent tout le long du chemin jusqu'à la descente vers les étangs.

Le soleil du matin filtre à travers le vert tendre du jeune feuillage des hêtres, les dernières nappes de brume flottent à la surface de l'eau où naviguent quelques cygnes majestueux, rien ne manque à la poésie de ce tableau enchanteur.

Un petit détour pour observer de tout près un grèbe en train de couvrir, indifférent à ces visiteurs indiscrets, et nous amorçons le retour vers Coye.

Mais une dernière surprise nous est réservée, la "cerise sur le gâteau". Après le château de la Reine Blanche, du sommet d'un grand chêne, invisible à nos yeux, une grive musicienne envoie vers le ciel son message sonore, une pure merveille. Les conversations se sont tues, nous assistons tous, plein d'émotion, au récital qu'elle nous donne pour clore en beauté cette agréable matinée.

Pierre RUCKSTUHL

Les Eglises fortifiées de la Thiérache

Le dimanche 2 Juin, les participants à l'excursion organisée par la Sylve se trouvent réunis à Coye-la-Forêt sur la place de l'église : un car les attend pour visiter les églises fortifiées de la Thiérache, programme alléchant bien qu'un peu mystérieux : des églises fortifiées, qu'est-ce donc ? et surtout pourquoi ?

A sept heures trente tapantes, le car, plein à craquer, s'ébranle en direction de Vervins, agréable petite ville située au cœur d'une région de bocages et de grasses prairies, la Thiérache, qui contraste avec les plateaux crayeux de la Champagne toute proche. Nous retrouvons la guide devant l'Office de Tourisme de la ville ; le programme initial prévoyait de commencer par l'abbaye de Saint-Michel : en ce dimanche matin, une cérémonie religieuse mobilisait l'église ; nous voici partis vers les églises fortifiées.

La guide s'empresse de nous éclairer, enfin partiellement ; en effet, on ne sait d'où vient le nom Thiérache, mais une bonne raison explique l'existence des églises fortifiées : l'Aisne, et en particulier les environs de Vervins, ont longtemps été des régions frontalières parcourues par des militaires de toutes origines, souvent mercenaires, qui se payaient sur le pays quand ils ne recevaient pas leur solde (et peut-être même quand ils la recevaient !). Au moment des guerres de religion, protestants et catholiques s'y affrontaient ; c'étaient des champs de bataille pour les Guise et les Condé ; ensuite les guerres entre la France et l'Espagne prolongèrent les souffrances des habitants. Les châteaux forts et les villes ceintes

de remparts manquaient. Rapines, pillages, viols et massacres, tel était le lot des malheureux villageois qui, à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, se mirent à fortifier leurs églises. Ainsi s'expliquent les caractéristiques de ces monuments : de gros donjons de briques rouges ou rosées (la région est argileuse) protègent un bâtiment plus ancien, souvent construit en calcaire blanc. Il ne s'agissait pas seulement de protéger l'église en tant que telle : en fait, elle servait de refuge à la population toute entière : sous les combles, une salle commune accueillait les habitants et même le bétail, contenait des provisions, un four à pain et un puits existant dans l'enceinte permettait aux villageois de subsister quelque temps. Grâce au tocsin, les autres villages se trouvaient prévenus de la présence des indésirables.

Toutes les églises que nous verrons se regroupent autour de la Brune. Notre première étape nous mène à Gronard, non loin de Vervins : deux grosses tours de briques flanquent l'entrée de l'église ; elles sont placées devant le bâtiment primitif plus modeste : les tours et les clochers sont couverts d'ardoises et le chevet est en pierre calcaire. Une statue de Saint-Thiou (Théophile) orne l'intérieur.

L'église de Prisées, étape suivante, se trouve placée en sentinelle au-dessus de la rivière ; un énorme donjon carré en briques, haut de 25 mètres, flanqué de deux tourelles, protège l'ensemble. A l'intérieur, les quatre étages permettaient de recevoir une centaine de combattants avec armes et provisions.

A Burelles, une surprise nous attend ; l'historien local, J.P. Meuret, auteur de différentes études sur les églises fortifiées guide un autre groupe. La rencontre se produit dans le cimetière (est-ce fortuit ?). Il accepte de nous présenter ce bâtiment qui, pour lui, est une sorte de mascotte ; il représente un résumé complet de ce que sont les églises fortifiées : un chœur construit en calcaire après la guerre de Cent Ans et un système défensif très élaboré datant du XVe et XVIIe siècles et parfaitement conservé. Il comporte un transept fortifié avec bretèche et une porte flanquée de tourelles. Les meurtrières sont disposées de telle sorte qu'il n'existe aucun angle mort. L'intérieur de l'église, comme c'est presque toujours le cas dans la région, ne présente pas d'intérêt majeur si ce n'est une clef de voûte sculptée du collier de Saint-Michel et une petite vierge noire, copie de celle de Liesse ; le guide nous raconte alors la légende suivant laquelle trois chevaliers partis pour la Terre Sainte et prisonniers des Egyptiens convertissent la fille du Sultan et lui offrent une statuette de la Vierge. Ils sont miraculeusement transportés dans leur pays et, une fois à Liesse, la statuette refuse d'en bouger, ce qui est à l'origine d'un pèlerinage le lundi de Pentecôte.

Après avoir grimpé dans la salle commune du premier, qui, bien sûr, servait de refuge, nous reprenons nos pérégrinations ; la route traverse Hary où nous apercevons une belle église fortifiée et des maisons à pans de bois, fréquentes dans le pays comme aussi en Champagne.

Plomion nous arrête alors. Une belle halle témoigne de l'importance commerciale que devait avoir le village dans les siècles passés ; des murs ont été bâtis pour fermer les intervalles entre les poteaux soutenant le toit : ils permettent de l'utiliser comme salle des fêtes ; peut-être faut-il y voir la raison de sa longévité... L'église, bâtie entièrement

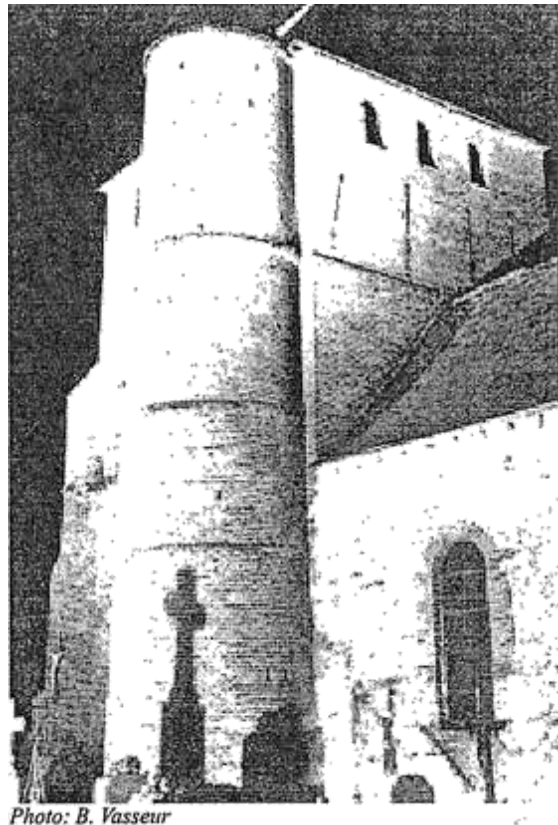
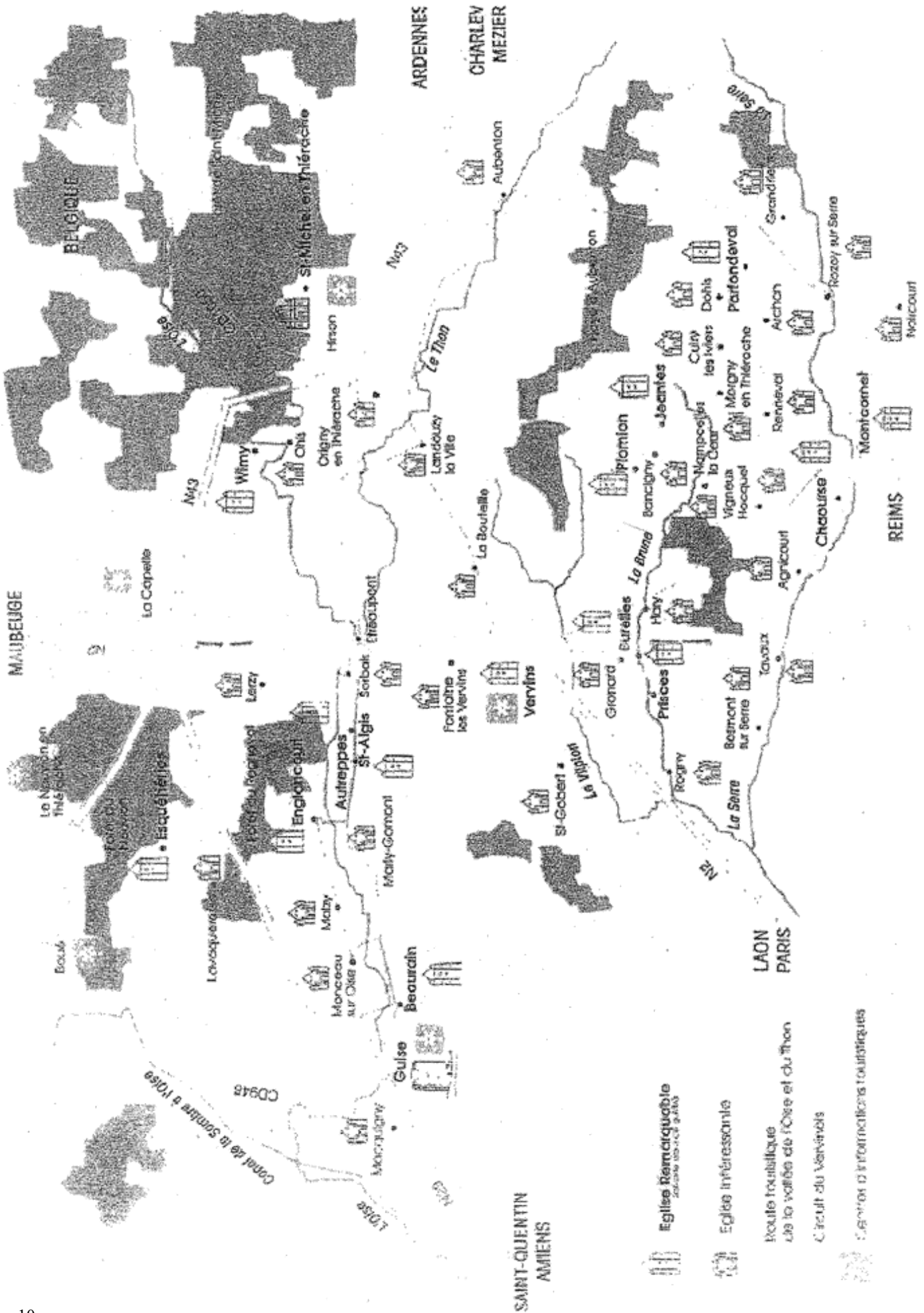


Photo: B. Vasseur

en briques, s'orne de dessins réalisés en briques vernissées de couleur noire. La façade est flanquée de deux tours et l'église possède un donjon carré.

On nous signale l'existence d'une importante colonie hollandaise dans la région attirée par le prix assez bas des maisons. Les indications touristiques sont souvent bilingues, français et flamand ! Cette présence hollandaise explique l'originalité de notre dernière étape : Jeantes. Des tours carrées, comme nous en avons déjà vu beaucoup, encadrent l'église ; l'intérieur, cette fois-ci, présente un intérêt puissant : il est décoré par les fresques du peintre contemporain Charles Eyck qui apporta son concours à la restauration de l'église entreprise par le curé Pierre Suasso de Lima de Prado. L'artiste y représente des scènes de la vie du Christ (1962). L'une, la "pêche miraculeuse" pleine de mouvement se trouve au-dessus des fonts baptismaux, construits dans la pierre bleue de Tournai (marbre ardoisier) ; ces derniers, qui datent du XIIe siècle, s'ornent de belles sculptures romanes.



Ensuite, cap sur Vervins où un bon déjeuner nous attend à l'Hôtel La Tour du Roy : cuisine raffinée et service soigné. Bien que nous arrivions avec un certain retard, tout est parfait. Le dépliant nous apprend que des personnalités nous y ont précédés, le Général de Gaulle et François Mitterrand, entre autres ...

L'après-midi nous amène dans un site bien différent : l'abbaye de Saint-Michel-en-Thiérache. Fondée à la fin du XIIe siècle par Ursmer qui voulait évangéliser les populations alentour, cette chapelle devint vite un sanctuaire réputé. Mais c'est à Herisinde, femme du vassal du comte de Vermandois, que l'on doit la véritable fondation de l'abbaye (942). Elle encouragea les moines à adopter la règle de Saint-Benoît. En 1542, un incendie ravagea le bâtiment. Le monastère retrouva une vie florissante au XVIIe siècle sous l'impulsion de Jean-Baptiste de Mornat, prêtre d'origine vénitienne, aumônier d'Henri IV et de Louis XIII qui, à partir de 1598, restaura les bâtiments et donna un nouveau dynamisme à la

vie monastique. Le résultat de cette évolution apparaît dans l'église qui offre une rare juxtaposition de styles : la façade ouest, inspirée par celle de Gesù à Rome, reprend les éléments classiques et baroques. La nef du XVIIe siècle raccorde cette façade au chœur gothique du XIIe siècle. L'influence italienne est présente jusque dans les détails architecturaux : par exemple, l'installation de tirants métalliques ancrés dans les murs extérieurs pour contrarier la poussée de la voûte sur ces murs : la présence d'arc boutants rend ce procédé inutile dans les églises gothiques. Le chœur, partie la plus ancienne de l'abbaye, offre le premier exemple connu de chapelles absidiales implantées à 45° par rapport au centre du chœur. Une grande rosace éclaire le transept nord et occupe presque tout l'espace de la façade. Ses 7,15 mètres de diamètre impressionnent par leur hardiesse ; les vitraux à dominante verte datent du XIXe siècle. Cette rose comporte 46 oculi : ses douze rayons représentent les douze apôtres et au centre se trouve la Cène.

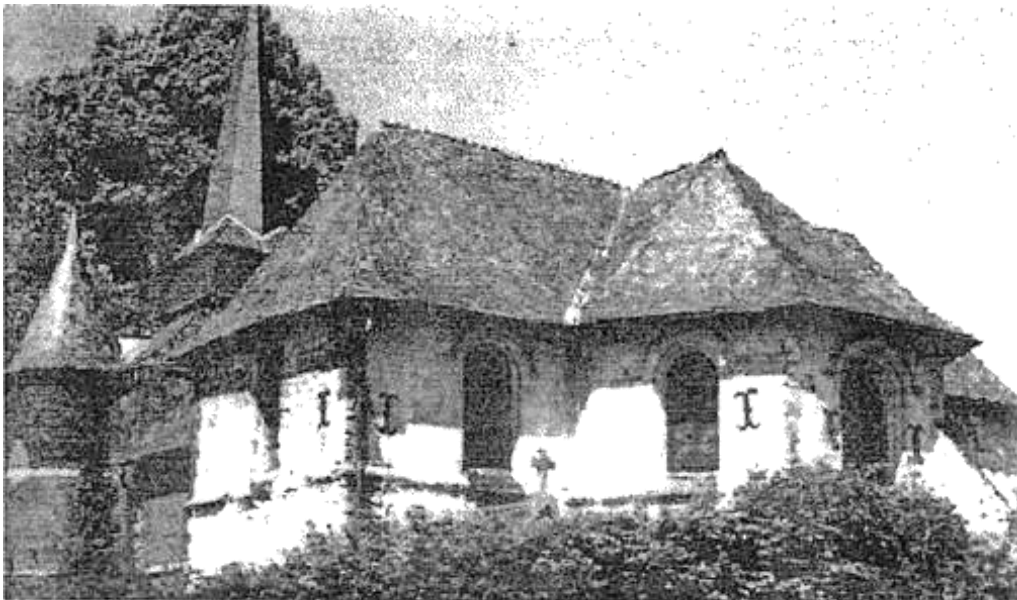


Photo: P. Dausse

Les bâtiments monastiques en briques à encadrements de pierre s'ordonnent autour d'une élégante galerie. Lors des travaux de restauration de la galerie Est, effectués en 1985, des vestiges médiévaux ont été découverts : il s'agit de l'entrée de la salle capitulaire datant du XIIe siècle et d'un fenestrage contigu en parfait état de conservation. En juillet 1987, un groupe d'étudiants écossais appartenant au chantier Concordia, découvrit des fresques, représentations iconographiques de la vie de Saint-Benoît. Ce thème, très souvent développé en Italie, reste très rare en France. La source de ces peintures se trouve dans un livre italien reproduisant les 24 gravures dues au burin du munichois Heinrich Stäcker, recopiées dans un style naïf. Les découvertes pourtant ne s'arrêtent pas là : en sortant de l'église, au revers de la façade, se trouvait une peinture adressée aux laïcs (et non aux seuls moines). La scène reste très incomplète, mais elle illustre clairement le triomphe de la mort (cadavres éviscérés, crânes et tibias), thème qui trouve son plein essor au XVe siècle. Cette fresque devait servir de "memento mon" pour les fidèles qui sortaient de l'église. Une inscription, restée jusqu'ici illisible, pourrait apporter des éclaircissements sur la peinture et confirmer l'appel à la conversion.

Après tant de détails historiques, voici la récompense finale : la présentation des grandes orgues de Saint-Michel par un organiste venu tout exprès de Paris pour nous en entretenir. Ce jeune homme maigre au visage émacié a lui-même l'air d'un moine (mais d'un moine ascétique, non pas

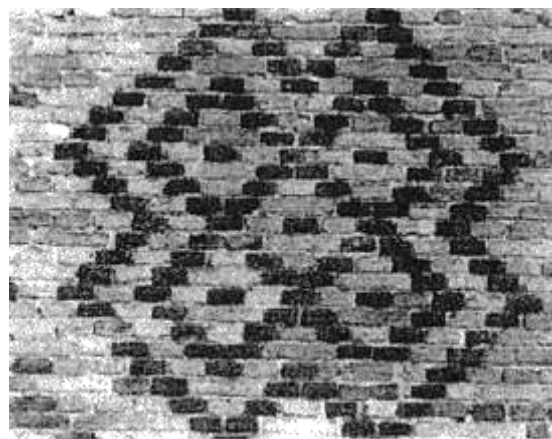


Photo: J.-P. Meuret

des bons gros moines des fabliaux médiévaux) ; il nous parle de cet instrument dû au facteur d'orgues Jean Boizard et réalisé en 1714. Cet orgue a échappé aux incendies qui ont fréquemment ravagé l'abbaye, à la Révolution, aux restaurations du XIXe siècle et enfin à la guerre de 1914. Il est difficile, sur cet orgue, déjouer autre chose que la musique pour laquelle il a été construit, c'est-à-dire la musique française des XVIIe et XVIIIe siècles.

Après nous avoir expliqué les différentes parties de l'orgue, l'organiste exécute un certain nombre de pièces assez courtes, en particulier le Magnificat des Vêpres. Madame FAMIN, elle aussi, nous régale de mesures harmonieuses, tirées de cet instrument ; pour conclure, les plus agiles affrontent l'échelle de meunier qui conduit à la tribune et admirent cet instrument ancien.

Ainsi se termine la visite aux églises fortifiées. Bien sûr, l'abbaye de Saint-Michel ne l'était pas ; mais puisque tant de styles architecturaux s'y retrouvent, on peut dire d'elle ce que Michelet écrivait de la Thiérache "l'histoire de France y est entassée".

Henriette MEYER

Frisson de Feuilles

Un menu frisson de feuilles
Au travers de la forêt :
Voici l'écureuil
Qui grimpe au sommet
Du vieux chêne;
Voici le chevreuil
Qui s'interrompt de boire à la fontaine ;
Voici le bouvreuil
Qui, dans son nid, se pelotonne...
Un frelon dans l'ombre bourdonne ;
Le vent retrousse tes cheveux ;
Je vois briller tes yeux
Comme deux sources sous les saules ;
Nos épaules
Se touchent soudain ;
Ta main serre ma main ;
Dans le sentier, où la couleuvre rôde,
Nous sommes seuls ;
Le vent, qui n'est jamais las,
Fait frémir les feuilles :
Mon cœur bat...

Philéas LEBESGUE

Promenade en Pays de Bray

Le 17 juin 2002, nous nous sommes retrouvés à 8h30 au parking du Centre Culturel pour la journée pique-nique de fin d'année. Avec au programme, la découverte du pays de Bray (Bray signifie boue, marécage en gaulois), du poète Philéas Lebesgue et du musée de la poterie.

Quelle ponctualité ! Tous présents, nous avons pu démarrer dès 8h40, direction Savignies au nord de Beauvais. Les derniers kilomètres furent fort agréables, dans un paysage d'élevage, vallonné, par des voies secondaires (nous avons raté l'embranchement), la route nous conduisit de village en village tous plus charmants les uns que les autres.

Premier arrêt, la place de Savignies où trône un imposant et ancien pressoir à battant pour le cidre. Le soleil darde ses rayons déjà brûlants, en avant pour la randonnée, mais sans sac, nous reprendrons le pique-nique au terme de notre balade qui s'intitule "fosses et vallée".

C'est tout d'abord dans des bois, à l'ombre bienvenue, que nous portent nos pas, non sans avoir jeté un coup d'œil à l'ancien lavoir malheureusement vide mais entouré de superbes digitales. Nous cheminons au creux de chemins bordés de haies d'arbres où par endroits des tapis

de myrtilles jalonnent notre chemin, preuve que le climat est parfois rude. Il paraît qu'il y en avait tant qu'au siècle dernier un marché de l'airelle se tenait dans la région.

Nos pas nous mènent à la ferme médiévale de Courcelles aux murs imposants bordés par les *lysimaques ponctuées* (plantes subspontanées jaunes) au milieu desquelles s'épanouit un vigoureux géranium sauvage.

Une vue dégagée sur le lointain, des pâtures, des villages... le regard se perd sur l'horizon dégagé et vallonné ... nous voudrions être oiseau.

Nous empruntons désormais le GR ; de coquettes habitations typiques au portail décoré d'une plaque d'argile (nous sommes dans une région de céramique) portant le nom et l'adresse du propriétaire retiennent notre attention. Le soleil est de plus en plus chaud, nous progressons sur une route vallonnée à la recherche d'un sentier nous permettant de rejoindre Savignies ... mais celui-ci refusant de se laisser découvrir, notre périple continue sur l'asphalte. Petit détour pour profiter du point de vue du mont Bénard puis arrivée à nos véhicules où les bouteilles d'eau sont les bienvenues.

Cette charmante promenade nous permet d'appréhender les différents paysages que nous pouvons rencontrer au pays de Bray, région essentiellement d'élevage où forêts, prairies, collines, vallées se succèdent pour le plaisir des yeux. Bien que proches de chez nous, nous nous sommes sentis « très loin », agréable dépaysement. Que de beautés engrangées dans nos mémoires !

C'est sur la place de l'église, à l'ombre des arbres que nous nous sommes restaurés. L'ambiance de ces pique-niques est toujours chaleureuse et nous mangeons toujours trop :

- Tu veux goûter à mon gâteau ?
- Qui désire une figue sèche du Portugal ?
- Un petit coup de rouge ? ...

Mais reprenons notre périple, l'église de Savignies bâtie en grès et moellons remonte au XIIIe siècle mais a été profondément remaniée au cours des XVIe, XVIIe et XIXe siècles. Elle nous accueille dans sa fraîcheur. Le clocher carré, en grès et briques, est séparé de la façade occidentale de quelques mètres. Des fouilles récentes, dans le chœur, ont permis de retrouver des traces de substructions antérieures : une église à chevet plat roman, un édifice en cul-de-four pré-roman, des

restes d'une construction gallo-romaine. A été mis au jour également un magnifique gisant du XIIIe siècle, probablement celui de Jean de Savignies, seigneur du lieu, décédé en 1270. L'intérieur est décoré de statues de bois, de pierre et de céramique du XVIe au XVIIIe siècle.

Avant de continuer notre route, nous flânonnons au travers du village afin d'admirer de curieux murs où sont insérés poteries défectueuses, pots déformés, fendus, bouteilles de grès vernissées au sel... qui donnent à ces constructions un caractère étonnant.

Après un arrêt "technique", nous nous dirigeons vers La Neuville Vault, village natal du poète Philéas Lebesgue (1869-1958), où nous attend Thérèse, la petite fille de ce poète laboureur comme il aimait à se définir.

Nous pénétrons dans un jardin lumineux où l'exubérance des fleurs et leur prolifération en toute liberté enchante le regard. Phlox, agapanthes, bourraches, polémoines, acanthes, mélisse, dahlias dans une profusion d'odeurs et de couleurs comblent nos sens ; nous comprenons facilement que la maison ait été achetée par un peintre, André Van Beek.

Excepté l'extérieur qui a été restauré, la maison reste telle qu'elle était du vivant de Philéas :

- une grande cuisine patinée par la fumée de l'âtre, pièce où le poète aimait à s'installer pour écrire;
- un séjour avec sur la table quelques ouvrages du poète, lieu où l'on se sent observé par le regard pétillant de malice de l'artiste dont le portrait trône à côté de celui de sa mère;
- une vaste bibliothèque, envahie, croulante sous des myriades de livres, en toutes langues et vingt-six mille lettres du monde entier, quelle correspondance ! Aucun livre de valeur, aucun livre acheté : "il n'y avait pas d'argent à la maison" nous confie Thérèse.

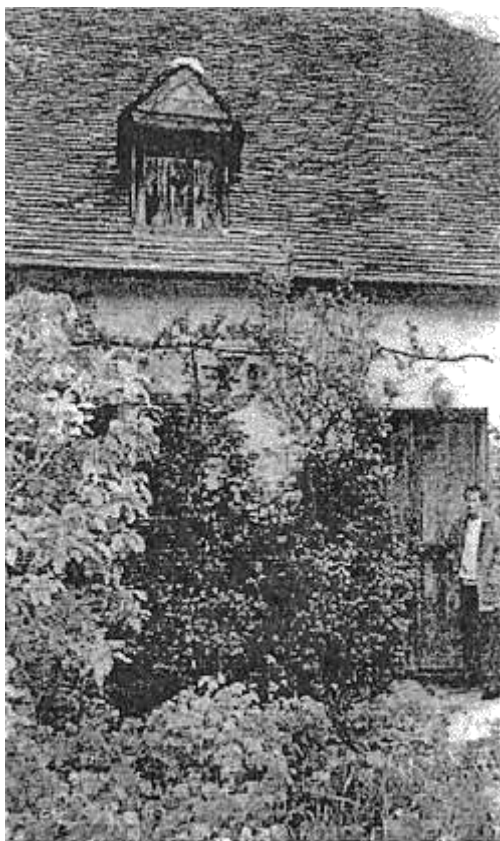
Philéas Lebesgue, dont le prénom étrange vint de ce qu'il était né le jour de la Saint Philéas (évêque d'Alexandrie il y a seize siècles environ), était fils de paysan. Après quelques années d'études, il rejoint la ferme familiale. Le jour il participe aux travaux des champs et, le soir venu, il écrit, lit. Doué pour les langues, il apprend seul, à l'aide d'une grammaire et d'un dictionnaire, dix-huit langues, dont il parle neuf couramment. Ceci lui permet plus tard de devenir le spécialiste des lettres grecques et portugaises au Mercure de France.



Plus reconnu à l'étranger qu'en France, Philéas Lebesgue a été l'intercesseur et le missionnaire bénévole des échanges de pensées. L'Amérique latine l'a placé au rang de nos maîtres et des ministres étrangers se sont inclinés devant lui.

Romans, nouvelles, contes, drames, recueils de poésie, collaboration à quelque cent journaux et revues, chansons dont il composait la musique sur son violon... Quel personnage hors du commun, quelle richesse de création ! Il n'avait besoin que de quelques heures de sommeil... Marié et père de trois enfants, deux garçons et une fille, il fut toute sa vie épaulé et secondé par sa femme. Rose, mère de Thérèse, était la plus proche de lui : n'y aurait-il pas le même éclat malicieux dans les yeux de sa petite fille?

C'est à regret que nous quittons ce "petit coin de poésie". En avant pour le musée de la poterie à Lachapelle aux Pots où se côtoient poteries artistiques et communes dans un cadre harmonieux. La boutonnière du pays de Bray offre des affleurements d'argile qui attirent les potiers de l'époque gallo-romaine. Ces derniers produisent, parallèlement aux grès, des terres cuites vernissées appelées plommures. Mais si la production de grès domestiques (pichets, cruches, bouteilles, saloirs) réussit à perdurer jusqu'au début du XXe siècle,



André Van Beek a redonné vie à la maison de Philéas Lebesgue

ce sont les qualités d'imperméabilité du grès, renforcée par l'ajout de sel en fin de cuisson, qui ont amené un regain d'activité au XXe siècle en répondant aux besoins de l'industrie chimique naissante. Après le déclin de la poterie commune, ce sont les artistes qui perpétuent la tradition : Auguste Delaherche (1857-1940), Pierre Pissareff (1904-1981), André Bouché (1909-1992). Le musée évoque également le poète, musicien et peintre que fut Tristan Klingsor, de son vrai nom Arthur, Justin, Léon Leclère (1874-1966).

Le pays de Bray s'efforce de maintenir toujours vivante la tradition des potiers d'autrefois. Les plus connus sont : Jean-Michel Savary, Anne Arrignon et Jean-Luc Leduc, Monique Lebroussard et Jean-Louis Nigon ainsi que Sylvie Thémereau qui a remis au goût du jour les décors sur stannifère de la région. Nous n'aurons malheureusement pas le temps de rendre visite à ces artistes, mais la région et ses multiples richesses valent que nous y revenions.

Déjà l'heure du retour sonne et après un pot "convivial" sur le chemin, nous rejoignons nos "sweet home" les yeux et le cœur pleins de souvenirs.

Claire GILLET

Sortie à L'Isle-Adam

Le 23 septembre 2002, balade en forêt de l'Isle-Adam et visite de l'abbaye Notre Dame du Val. L'heure matinale n'a pas empêché les 23 adeptes des promenades découvertes de prendre connaissance de l'itinéraire pour rejoindre le Val d'Oise et d'écouter les directives de notre trésorier pour récolter l'argent du co-voiturage.

La forêt domaniale de l'Isle-Adam, située à l'est de la vallée de l'Oise, s'étend sur une superficie de 1.555 ha. De nombreuses routes permettent de la parcourir aisément, d'ailleurs quelques volontaires firent un inventaire des ronds-points et parkings avant de nous retrouver au carrefour de l'obélisque.

Le beau temps de ce premier jour d'automne resplendissant nous a permis de découvrir les belles allées, les chemins au travers des vallons et futaies,

la magnifique végétation des sous-bois. Nous avons reconnu, grâce aux explications de Jeannine et de Maurice Delaigue : l'origan, l'euphorbe petit-cyprès, l'érable champêtre, le pin et le fusain. Tandis que Pierre Dubois, parcourant les taillis comme une fusée, tentait d'aiguiser notre curiosité avec quelques russules, bolets, amanites phalloïdes et tue-mouches, le fameux champignon de Blanche Neige.

Après cette belle promenade de 8 kilomètres, il était temps de nous restaurer. Chacun à sa manière s'installa à l'abri du vent sur des tabourets ou fauteuils de plage qui se révélèrent souvent instables et même dangereux pour les gobelets. Des glacières et sacs à dos, apparurent les spécialités françaises proposées par les exploratrices de la gastronomie : les charcuteries,



fromages, pâtisseries et bons vins ont été appréciés par tous. Après le café, Maurice nous a proposé de le suivre en voiture et “sans le dépasser”, pour une petite boucle impromptue dans la forêt de Baillet, puis, à notre grand étonnement, nous avons découvert la seconde étape de la journée. A l'abbaye de Notre-Dame du Val, Monsieur Jacques Meunier, membre de l'Association des Amis de l'Abbaye, nous attendait devant la grille du parc afin de nous guider durant l'après-midi.

Au fond du vallon boisé où l'eau s'étale et serpente en étangs et ruisseaux, se dressent les ruines de l'Abbaye malgré les destructions massives du XIVe siècle. Le Val fut fondé en 1125 par des moines venus de la Cour-Dieu en forêt d'Orléans. Nous voici donc en présence de la plus ancienne fondation cistercienne de l'Île-de-France.

Le bâtiment des moines, fortement remanié depuis sa construction en 1220, se compose :

au rez-de-chaussée de quatre salles couvertes de voûtes en croisée d'ogives :

- la sacristie qui communiquait directement avec l'église
- la salle capitulaire où se réunissait la communauté
- le parloir où le prieur et le cellérier donnaient des ordres pour la journée
- la salle des moines dans laquelle ils copiaient les manuscrits liturgiques et intellectuels nécessaires à la communauté.

au premier étage, accessible par un escalier de fortune se trouvait :

- la chambre de l'Abbé qui abrite quelques vestiges de sculpture et une maquette concrétisant l'importance des bâtiments d'origine
- le dortoir des moines, longue salle monastique séparée par un alignement de 8 colonnes aux chapiteaux à feuilles d'eau plates ou à crochets.

Ensuite, nous nous sommes rendus dans le parc où d'aucuns ont choisi une culture plus champêtre mais le plus grand nombre a visité des anciennes carrières creusées dans la colline voisine. Elles furent transformées en celliers et glacière à la suite de la donation d'une carrière plus importante par le Seigneur de Méry, en 1156.

La galerie nord du cloître permettait le passage entre le bâtiment principal et les cuisines. Depuis le 14 novembre 2000, la reconstruction de deux arcades et la consolidation de la toiture redonnent de nouveau un bel aspect à cet ensemble. L'église et les autres édifices ont complètement disparu, leurs pierres ayant servi pour la construction d'un quartier de Paris.

Cette journée, par son organisation, la qualité des commentaires et des anecdotes nous laissera à tous un très bon souvenir.

Carol VEDRINES - André BEAURAIN

Le Chemin de Saint Jacques de Compostelle

(par la Voie Podiensis)

Identité : Deux “coyens” retraités, mariés (ensemble...), marcheurs de la Sylve, randonneurs parfois, rêveurs, amoureux de la nature. Depuis longtemps nous le cogitions, le rêvions, le fantasmions, mais travail, santé, obligations diverses, reculaient notre projet : toutes choses qui paraissent insurmontables. Tout à coup, le chemin est le plus fort, il faut partir !

Le Puy en TGV via Saint-Etienne : 26 mai 2002 - objectif Conques 213 km -11 jours - tester : le matériel, l'équipement, les individus.

1^{ère} étape : *Le Puy (625m) – Montbonnet (1108m) : 18kms de montée*

Crédencial (*) en poche, tamponné pour la première fois à la cathédrale où, à 7 heures du matin, nous assistons à la messe puis à la bénédiction des pèlerins, beaucoup d'étrangers, moment d'intense émotion. Sur le grand escalier à la sortie, avec cette rue qui plonge, où des millions de pèlerins nous ont précédés, les larmes sont là...



Nous voici partis, soleil timide, 8°, et nous montons, montons, dans un paysage de rêve, fleurs, grandes échappées sur les volcans. Tout n'est pas rêve : sueurs, premières douleurs et, par-dessus tout, un sac à dos beaucoup trop lourd qui nous scie les épaules.

Arrivée à Montbonnet, fourbus mais heureux, chambre d'hôtes épatante. Le signal d'alarme retentit, nous avons eu de la veine car tout est “overbooké” sur le chemin (beaucoup de groupes), nous rentrons dans le rang, réservant 3 jours à l'avance (guide “Société Les Amis de St. Jacques”) avec pas mal de difficultés et l'angoisse car nous ne savons pas comment va réagir notre organisme ! Le lendemain nous trouve frais et dispos, mais inconscients.

2^{ème} étape : *Montbonnet – Saugues : 28 km, avec pratiquement les plus forts dénivelés du chemin*

Montée et pique-nique tour de Rochegude, descente 500m jusqu'à Monistrol d'Allier dans les cailloux et les racines et remontée 500m vers Montauraie, si raide qu'il y a une rampe pour se tenir pendant 1 km, elle restera gravée dans nos mollets et notre mémoire... Nous profitons quand même de la nature. Le soir, crampes, courbatures, douleurs diverses, ce sera une des plus terribles. Nous faisons des rencontres au gré des fontaines, l'entraide est omniprésente, amica, contrecoups de l'Abbé Perdrigeon (une merveille), boire, boire, boire, de l'eau, ce qui s'avère vite ardu, il faudra prévoir et se charger tous les jours car les hameaux traversés n'ont plus de commerce, ni café, ni cultivate

épicerie ; sur beaucoup de fontaines en France, un panneau : “eau non potable”. C'est le revers de la médaille : nous sommes chargés comme des baudets. Entre arrivée et départ, parfois des écarts de 3 à 4 kilos, en plus des 14 kilos (homme) et 12 kilos (femme) respectifs. Nous retrouvons des compagnons avec qui nous échangeons des conseils, des provisions, c'est la grande richesse du chemin, seuls et parfois ensemble.

3^{ème} étape : *Saugues – Le Sauvage : 22 km (Saugues et le pays de la bête du Gévaudan).*

Superbe journée. Sous un soleil implacable, trempons tête et bras dans un ruisseau ; arrivée au Domaine du Sauvage, ferme templière gérée par le Conseil Général, d'une saleté royale, sans électricité et une douche pour 30, lits de camps alignés, eau tiède, tenue par une famille style groseille, vente exorbitante de quelques produits : “no comments”, mais quelle ambiance, rires, partages de la nourriture... Il y a un feu de cheminée. Ce genre d'étapes a l'avantage de vous tirer du lit à 6h30 pour apprécier les effluves extérieures, l'air des pins et de l'herbe mouillée. Nous découvrirons plus tard combien “le Sauvage” est célèbre et que de fois nous en rirons avec d'autres compagnons, chacun racontant son aventure.

4^{ème} étape : *Le Sauvage – Aumont Aubrac : 28 km*

Toujours une chaleur torride, mais que de beaux paysages, on respire (altitude 1.100 m souvent). Beaucoup de calvaires, églises, chapelles où chacun pose son caillou, une fleur, prie. Les églises

sont ouvertes, un livre est à la disposition des pèlerins, que de réconforts dans ces lignes. On y retrouve des compagnons qui nous précèdent, des messages, vœux et par-dessus tout la chaleur !

5^{ème} étape : *Aumont Aubrac – Finieyrols (17 km)*

Toujours des paysages magnifiques, beaucoup de bovins, étape à la ferme “Les Gentianes” : quel réconfort d'être accueillis si gentiment en gîte (6000 pèlerins en 6 mois), partage du repas du soir sur une grande table d'hôte avec “l'aligot”, un monument ! et la viande de la ferme, le tout servi par l'hôtesse.

Le chemin commence à nous décaper physiquement, moralement (à tour de rôle) et spirituellement ; nous passons devant la maison natale de Louis Dalle, évêque des Audes, déporté à Auschwitz (je crois) ; rencontre avec des Alsaciens, un Canadien tous âges ; nous croisons une marcheuse en sens inverse, les pieds en sang, le cœur en lambeaux, des larmes plein les yeux, obligée d'abandonner et plus jeune que nous... que nous sommes nous dit !

6^{ème} étape : *Finieyrols – Nasbinals : 13 km*

Courte étape mais nous ne voulions pas arrêter, des fourmis dans les jambes. Traversée de l'Aubrac au milieu des troupeaux, vaches, veaux, chacun avec son taureau, superbes ; à chaque pâture des barrières-échelles à escalader (avec le sac à dos : imaginez l'exploit !) et en bonne parisienne, je regarde ces bestiaux bien paisibles avec méfiance ; champs entiers couverts de narcisses que l'on

pour les essences de parfum et des pensées bleues. Nasbinals : un dimanche de foire annuelle, galère pour manger, heureusement nous avons des provisions pour casser la croûte. Repos, sieste, petit hôtel vieillot.

7^{ème} étape : *Nasbinals – Saint Chély d'Aubrac :*
8 km

Pique-nique après Aubrac puis grosse descente. Retrouvailles avec le randonneur norvégien vu le premier jour.

8^{ème} étape : *Saint-Chély-d'Aubrac – Saint-Côme d'Olt :* 17 km

Pluie toute la journée, orages, gros coup de pompe malgré soupe chaude sous le parvis d'une église fermée. Eglise St. Côme avec son clocher vrillé.

9^{ème} étape : *Saint-Côme-d'Olt – Estaing :*
15 km 2^{ème} jour de pluie sans arrêt : dur de remettre des chaussures humides malgré des chaussettes sèches. Descentes et montées sans arrêt entre les arbustes sur des sentiers étroits transformés en ruisseaux.

10^{ème} étape : *Estaing – Golinhaç :* 16 km
3^{ème} jour de pluie. Heureusement nous ramassons des girolles, des œufs nous sont donnés dans une ferme, nous pouvons faire une omelette au gîte, dans un camping, pour nous réchauffer car ce n'est pas la défaite de la France en coupe du monde de foot qui nous égaie. Par contre, rencontre d'un groupe de randonneurs hollandais non-voyants : quel courage !

11^{ème} étape : *Golinhaç – Conques :* 21 km

Pluie, vent, glissade dans le chemin transformé en torrent, enfin Conques « la merveille » et un très chaleureux accueil par les Hospitaliers de l'abbaye Sainte Foy.

Bilan : 11 jours / 213 km

Résultat : sacs à dos à changer (peu fonctionnels) et alléger, alléger encore ; éviter les ampoules, soigner les courbatures, se masser les pieds (il faut 3 paires de chaussettes en Coolmax) bien se nourrir et boire énormément et, par-dessus tout : rire de ses galères, si l'on peut ? Essayer de trouver une parade contre la pluie (cape cirée pas pratique, blouson léger en goretex ou parapluie, ou les deux). Ne pas oublier le bâton pour écarter les chiens, et s'aider parfois en descentes.

Une seule envie : repartir pour faire la partie espagnole : Saint Jean Pied de Port-Santiago : 800 km environ... Aurons-nous le courage ?

Affaire à suivre.... Ultraia (*)

Michèle et Jean-Louis BOURG

**crédencial : diplôme accordé aux pèlerins qui ont effectué le parcours (au moins 200 km). Un tampon est apposé à chaque étape comme justificatif.*

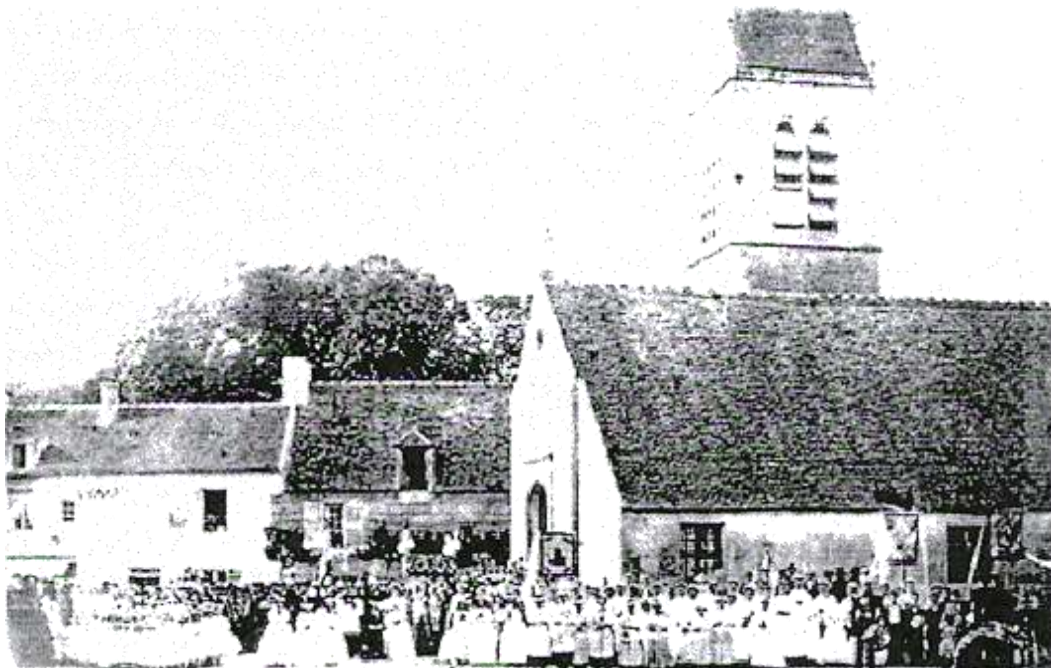
**Ultréia : En avant*

Breve Présentation Historique de l'Eglise de Coye

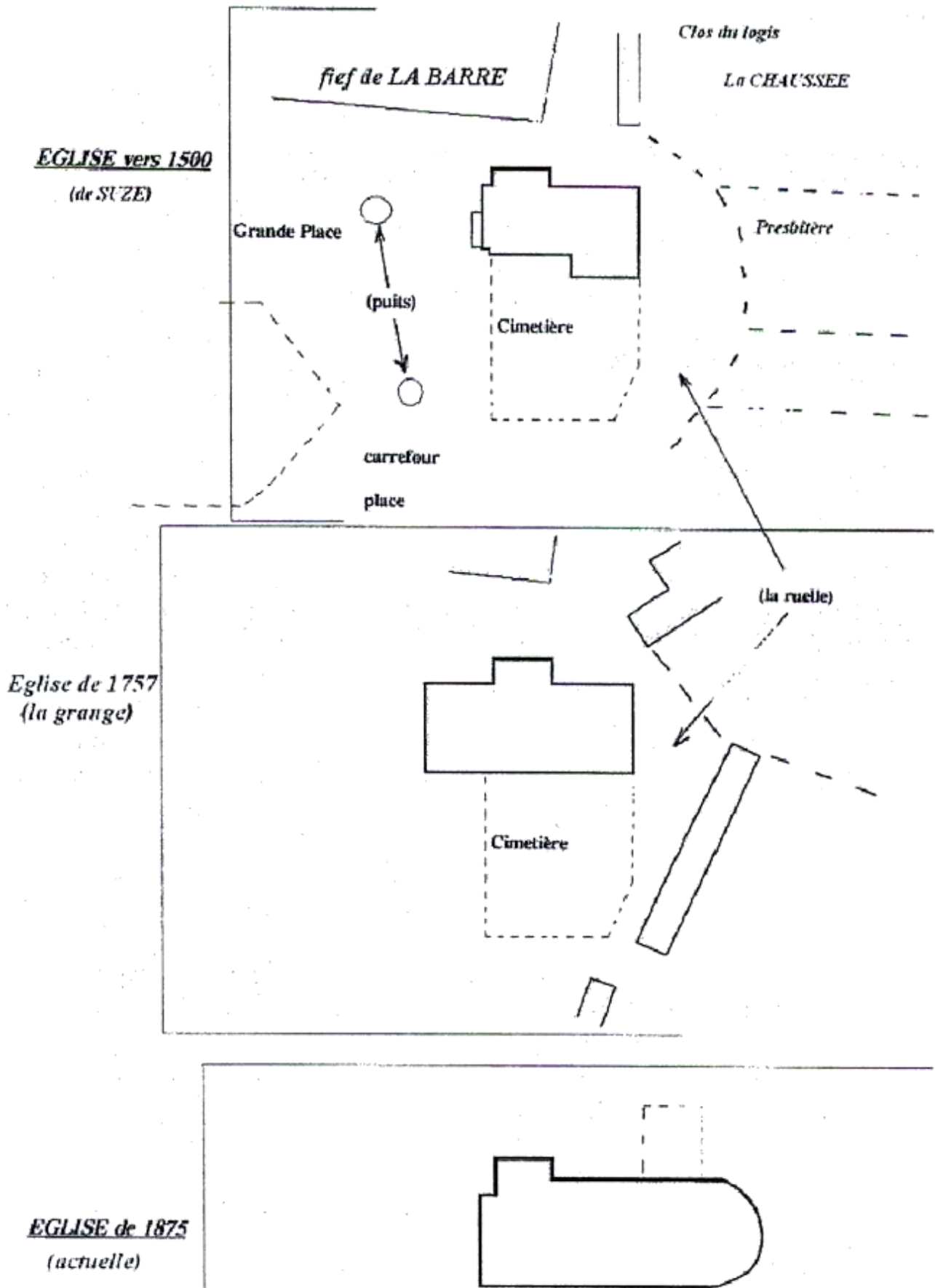
Lors de l'évangélisation des campagnes de notre région, vers le VIIe siècle, Coye est dans le terroir de la puissante tribu des Bellovaques qui occupait alors un espace assez bien défini par l'emprise du diocèse de Beauvais sous l'ancien Régime. Un acte de Charlemagne daté de 793 atteste l'existence du village mais rien ne prouve qu'il était alors érigé en paroisse et qu'il y avait une église. Il faut attendre le début du XIIe siècle pour voir mentionner une église à Coye. En effet, en 1120, *"l'église de Coye"* est donnée au prieuré de Saint Nicolas d'Acy, ce que confirme Clerebaud, évêque de Senlis, puis, en 1138, Pierre, évêque de Senlis, fait don au prieuré de Saint Nicolas d'Acy, proche de sa ville épiscopale, de *"l'église de Coye et de son atrium"* : ce que les religieux de l'abbaye parisienne de Saint Martin des Champs, de laquelle dépendait le prieuré, firent énoncer dans une bulle du pape Eugène III en 1147. Le même pontife attribue *"l'église de Chaumontel qui relève de*

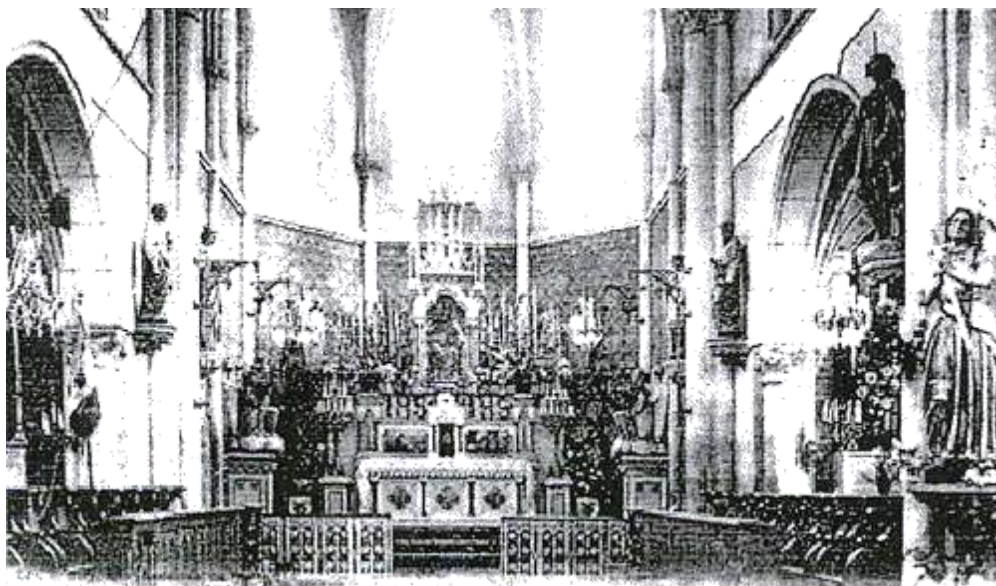
Coye" à l'abbaye de Montmartre en 1180. Ces actes confirment que la paroisse de Coye existait au début du XIIe siècle et qu'elle relevait alors du diocèse de Senlis.

Mais il existait à Coye un lieu de culte antique : la chapelle Saint Martin, vraisemblablement temple païen christianisé dès l'époque préféodale ; elle était située, sur la rive gauche du ru éponyme, à proximité d'un carrefour routier et de sépultures contemporaines. Y avait-il à cette époque un édifice faisant office d'église paroissiale autre que la chapelle Saint Martin ? Il est permis d'en douter car, en 1398, en pleine guerre de Cent Ans, une nouvelle énumération des biens de Saint Nicolas d'Acy dit : *"le prieur a, en la ville de Coye, une chapelle et une maison en ruine dès le temps des guerres"*. Malgré sa ruine, la chapelle Saint-Martin figure encore en 1480 sur des plans de l'époque qui montrent Coye sans faire apparaître de silhouette d'église.



Les Eglises de Coye depuis le Moyen-âge





Coye-la-Forêt. - L'Eglise N.-D. de la Jeunesse - Le Choeur

Aurait-on oublié une église ?

Coye n'apparaît dans aucun des pouillés du Moyen-Age que ce soit des diocèses de Beauvais en 1320, de Senlis en 1362 et de Paris en 1205. On ne trouve pas non plus de nom de curé de Coye au Moyen-Age. Pour la première fois - en l'état actuel des recherches - la cure de Coye figure au pouillé du diocèse de Paris en 1474 : elle fait partie de l'archidiaconé de Paris et du doyenné de Montmorency. Ce changement de rattachement de la paroisse est ainsi présenté par l'abbé Lebeuf: *“Les évêques de Paris s'accommodèrent apparemment depuis avec ceux de Senlis”*. Elle restera dans le diocèse de Paris jusqu'à la Révolution.

A la fin du XVe siècle, on voit s'édifier une église ; il en reste encore le clocher jusqu'au premier étage qui porte, en clé de voûte, les armes des Suze, seigneurs de Coye de 1483 au milieu du XVIe siècle. Un cimetière s'établit le long de l'église sur une parcelle donnée par le seigneur en 1504. On peut donc, raisonnablement, situer la construction de cette église entre 1483 et 1504. Pour la première fois aussi, un prêtre, chapelain de la

chapelle Saint Martin est cité : Guillaume Hache, mais était-il curé de Coye ? Cette église aurait été sous la protection de Saint Gunifort à la fin du XVIe siècle mais je n'ai trouvé mention de cette titulature qu'une seule fois ; on trouve souvent : Notre-Dame de l'Assomption, mais l'abbé Lebeuf dit simplement *“l'église porte le titre de Notre-Dame”*. On connaît peu de chose sur cet édifice : un plan terrier du XVIIe siècle la situe à l'emplacement de l'église actuelle et donne sa forme générale.

Le schéma grossier joint en annexe donne une idée de la forme des églises qui se succèdent à cet endroit, le clocher étant le seul élément commun.

Au début du XVIIIe siècle, cette église est dans un tel état de détérioration qu'il est décidé de l'abattre. La construction du nouvel édifice, sur l'emplacement du précédent, sera terminée en 1757. C'est plus une « grange » qu'une église comme le constate le Prince de Condé qui a financé les travaux, en contrepartie des marais communaux : il était alors seigneur de Coye. On connaît une photographie de cet édifice prise en 1869. Ce bâtiment se délabre rapidement, d'autant

qu'il est malmené lors de la Révolution. La commune, incluse dans le département de l'Oise, relève maintenant du diocèse de Beauvais.

Après la Révolution, il n'y a plus de seigneur pour financer la construction d'une église digne de ce nom et la fabrique de la paroisse n'a plus de moyens financiers, les coyens s'étant appropriés ses biens ; il faudra attendre l'arrivée de l'abbé Delachapelle, en 1845, pour s'atteler à la tâche : il s'épuisera en recherche de fonds. Le conseil de fabrique accepte le projet d'agrandissement de l'église le 3 janvier 1869 ; les travaux peuvent alors commencer. On reste confondu lorsqu'on voit qu'un an plus tard, le 24 avril 1870 "Monsieur le curé de Coye a l'honneur de faire part au conseil de l'entrée en possession de la partie achevée de la nouvelle église qui, étant rattachée à l'ancienne donne un agrandissement considérable..." Le nouvel édifice est béni le 15 mai 1870.

La construction se fait sous la conduite de l'architecte Drin de Senlis qui, selon le bulletin paroissial (*La Vie Catholique de Coye la Forêt*) se serait inspiré des ruines de l'abbatiale de Royaumont. Je dois avouer, les plans sous les yeux, que la ressemblance ne me paraît pas évidente. L'église ancienne est entièrement conservée au début des travaux pour ne pas gêner l'exercice du culte. On commence la construction du nouvel édifice par son milieu : on adosse deux travées de la nouvelle nef au chevet de l'église existante. Le retentissement de cette construction, associée à la fondation de l'association de Notre Dame de la Jeunesse est tel que, pour accueillir les pèlerins, on est amené à pratiquer une ouverture pour donner accès à la partie terminée de l'édifice. Il

faut mettre ce regain de religion et de patriotisme dans le contexte national de l'après-guerre de 1871. Les vitraux ne seront posés qu'en 1879 et 1880 ; ils sont l'œuvre de Le Roussel, peintre verrier à Beauvais.

Mais l'abbé Delachapelle ne verra pas son œuvre accomplie ; épuisé par la tâche, il succombe le 18 mars 1875, quelques mois avant la fin du gros œuvre. Il sera le seul curé de Coye à être inhumé dans le nouvel édifice. Après ameublement et pose des vitraux, l'église, terminée en 1880, sera bénie le 7 Juin 1881 par Monseigneur Denel, évêque de Beauvais.

Depuis cette date, l'église n'a pas subi de modification dans son gros œuvre ; l'abbé Leullier la dote d'un premier chauffage en 1911 ; il fera également construire une tribune au-dessus du portail, là même où se trouve le buffet d'orgue actuel ; il préserve 1900F des deniers de la fabrique en vue de l'achat d'un orgue. Des aménagements marquants, au plan matériel, sont réalisés par l'abbé Jacoby. Avant la seconde guerre se succèdent : le baptême des cloches en 1936 (il n'en restait qu'une depuis la Révolution) et la bénédiction des orgues, financées par lui en grande partie, en 1937.

Les anciens coyens possèdent des photographies de ces manifestations et des cartes postales montrent la magnificence de l'ameublement de l'époque après la mise en place du nouvel autel et le transfert des fonts baptismaux. C'est cette église, mise sous la protection de Notre Dame de la Jeunesse, qui vous accueille aujourd'hui.

Raymond JACQUET

Cycle annuel d'entretien des gazons de qualité

CYCLE ANNUEL D'ENTRETIEN DES GAZONS DE QUALITE

	JAN	FEV	MARS	AVR	MAI	JUIN	JUIL	AOUT	SEP	OCT	NOV	DEC
TONTE												
ARROSAGE												
ROULAGE												
SCARIFICATION												
AERATION												
SURFACAGE												
FERTILISATION												
FERT AZOTEE												
DESHERBAGE												
SURSEMIS												
PLACAGE												

Les confitures...

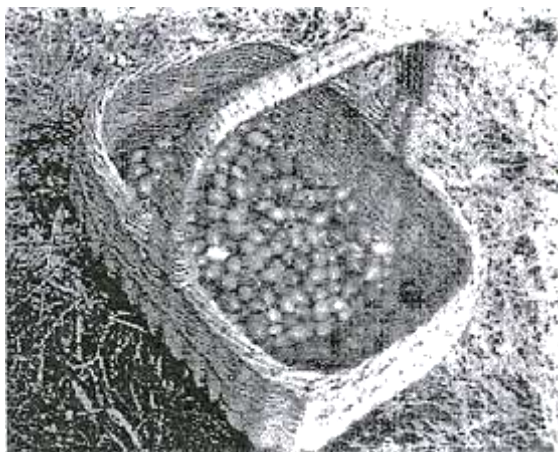
(Extrait du livre "Découvrez les Fruits Sauvages")

Par un beau matin d'automne, n'hésitez pas, panier au bras, partez le long des chemins, à travers prés et bois, à la recherche de ces menus fruits au goût subtil et pleins de personnalité.

Mais, attention, pas d'illusions... les confitures de fruits sauvages sont un jeu de "patience"...

... et "patience", il vous en faudra !

Si le sureau, cas d'exception, vous permettra rapidement et sans difficulté de remplir votre panier de ses larges grappes aux centaines de perles noires, l'opération sera plus longue avec les cornouilles. Ces petits fruits, couleur de rubis, prenant bien mûrs une teinte sombre, ne feront pas déborder ce même panier aussi rapidement. Non seulement l'arbuste accroche haut une part de sa production, comme si les lois de la nature l'obligeaient à une réserve, sorte de partage avec la gente à plumes, mais encore il n'est guère prédisposé à fournir au moment de la cueillette une maturation uniforme.



Gelée de Cornouilles

Bassine de cuivre et cuillère en bois, religieusement, délicatement, ont été tirées de leur léthargie... le grand moment de l'alchimie est arrivé!

Equeuter, laver si besoin, mettre sur le feu dans une bassine avec de l'eau (légèrement en dessous des fruits), faire crever en tournant fréquemment. Passer dans un tamis, conserver le jus. Presser fortement les fruits, en plusieurs fois, dans un presseur pour recueillir le maximum de jus et mélanger les deux récoltes. Mettre à nouveau sur le feu avec presque le poids de sucre, mélanger, ajouter si possible un gélifiant, laisser réduire et prendre.

Mettre de préférence en petits pots, laisser refroidir, couler la paraffine, boucher, étiqueter. Cette gelée accompagne particulièrement bien les pommes (fruits) au four.

Conseil d'Administration

AMIARD Jacqueline	20, rue des Ormes	605 80 COYE LA FORET
BARDEAU Guite	6, rue d'Hérivaux	60580 COYE LA FORET
BARDEAU Pierre	6, rue d'Hérivaux	605 80 COYE LA FORET
BEAURAIN André	9, rue Saint Hubert	60560 ORRY-LA-VILLE
BOURG Jean-Louis	11, Côte de Bellevue	60580 COYE LA FORET
BRETON Jacques	8, rue des Hêtres	60580 COYE LA FORET
COCHU Georgina	8, rue de l'Orée des Bois	60580 COYE LA FORET
DELAIGUE Maurice	35, rue de l'Orée des Bois	60580 COYE LA FORET
DELZENNE Jean-Marie	4ter, avenue des Tilles	60580 COYE LA FORET
DOIZE Odette	12, rue du Roncier	60580 COYE LA FORET
DUBOIS Pierre	23, rue Blanche	60580 COYE LA FORET
PRIEUX Jean	2, rue de la Clairière	60580 COYE LA FORET
RIGAUX Michel	5, rue des Genêts	60580 COYE LA FORET
RIVES Jean-Claude	4, rue Racine	60560 ORRY LA VILLE
RUCKSTUHL Pierre	22, rue Victor Hugo	60500 CHANTILLY
SAGNIEZ Ginette	18, imp. du Clos St. Antoine	60580 COYE LA FORET

*La forêt précède les peuples,
Le désert les suit*

- Chateaubriand -

